



## MODE

Si nous vous disons que les bals sont nombreux

en ce moment, cela ne vous surprendrait pas  
puisque nous sommes en pleine saison de fêtes.  
Il en sera de même si nous vous affirmons que les



4750  
Coiffure Conventionnelle. Coiffure de 1830 à 1835. Coiffure Merveilleuse.  
De M. Perrin-Reverchon, 28, faubourg Saint-Honoré.



soirées où les femmes se font des têtes plaisent au moins autant, sinon plus, que les soirées travesties et que l'on joue la comédie dans les appartements modestes tout comme dans les hôtels coquets et somptueux. Mais ce qui vous étonnera, nous y comptons, c'est d'apprendre que l'on peut, dans un salon d'appartement — grand et beau, c'est vrai — monter et jouer un opéra-comique, rien moins que *Manon Lescaut*, s'il vous plaît, et que, hormis Taskin, qui tiendra son rôle, un peu modifié au troisième acte, tous les autres seront tenus par les amis de la jeune et vaillante maîtresse de maison; celle-ci chantera le rôle de Manon, et les répétitions d'ensemble seront présidées par M. Massenet lui-même; une charmante jeune fille, choriste de premier mérite, dansera une pavane. Les rôles sont distribués; on les étudie tout comme on étudie les transformations à faire subir au salon pour l'aménager en salle de théâtre. Quel bouleversement! Ceci nous démontre, une fois de plus, que rien n'est impossible à qui veut s'amuser et amuser les autres.

On pense qu'il faudra deux mois d'étude, au moins, avant cette première représentation qui met déjà tous les cerveaux en ébullition. La presse ne sera pas conviée à la répétition générale; c'est vous dire que nous serons forcée d'attendre la *première* pour vous en parler. Si, d'ici-là, je recueille quelques petits cancans, ils vous seront redits, soyez-en sûres.

Mais ne nous attardons pas et causons modes.

Y a-t-il des nouveautés à signaler? A l'exception de la garniture de robe dite boa et du col en fourrure nommé *Bartet*, je ne vois rien qui vaille la peine d'être noté. Le boa garnit les bords du devant droit et ouvert de la redingote, qu'elle soit montante ou décolletée. Le col Bartet croise sur la poitrine, mais une seule pointe descend à la taille; il fait toute la garniture du corsage, si celui-ci est décolleté. Décrivons deux costumes, l'un de diner, l'autre de théâtre, ornés de ces garnitures de fourrure. Ils sont de M<sup>me</sup> Perrin-Reverchon, que les femmes élégantes aiment à consulter, non seulement sur le choix des étoffes, la façon du costume, mais encore sur l'ensemble général de leur toilette. Elles ont une confiance entière dans le goût de M<sup>me</sup> Perrin, tout comme dans celui de M. Perrin, qui ne leur conseillera jamais d'adopter une coiffure nouvelle qui ne leur irait pas, fût-elle très à la mode.

Voici d'abord la description d'un costume en moire et satin bleu très pâle. La jupe est faite de panneaux en moire reliés les uns aux autres par des bandes de satin plissées; le corsage, à pointe et en moire, a le grand décolleté arrondi garni d'une berthe de renard bleu de Russie, fermée par deux agrafes en diamants; la manche courte est faite d'un poignet en fourrure, le tout dépassé par un léger poignet de tulle illusion.

Le second costume est en faille et moire antique rosée. La jupe unie en moire antique et la redingote, en faille, décolletée carrément et ouverte sur un plastron couvert d'un vieux point d'Alençon posé en étages. Au bord du décolleté et continuant tout le long du bord de la redingote, un boa en zibeline, de même à l'entournure. Croyez-vous, mesdames, qu'il se puisse trouver plus jolis costumes?

Un troisième, que nous n'avons pas vu entièrement fini, mais qui doit faire grand honneur au goût de M<sup>me</sup> Perrin-Reverchon, est en satin blanc nacré, garni de chinchilla. La jupe en satin et, au bord, un cercle de chinchilla; sur les côtés, panneau en point à l'aiguille fait d'un volant posé à plat, tête contre tête, avec des nœuds en satin sur la couture de réunion. Corsage à pointe, avec un col de chinchilla décolleté, croisé à la taille et, derrière, des pans-habit en satin couverts de points à l'aiguille. Les coiffures qui accompagnent ces costumes sont ornées d'épingles et d'une aigrette en diamants ou d'un pouf de plumes, la fourrure interdisant les fleurs, mais non pas les bijoux que l'on commence à reporter, et l'on a raison. Des bracelets en quantité et de toutes sortes. M. Perrin sait trouver la fantaisie qui doit achever une toilette de goût. Dans les salons du faubourg St-Honoré, 28, se trouvent réunis costumes et coiffures, celles-ci exécutées sur des bustes et parées des fantaisies à la mode.

Si nous n'avons parlé, précédemment, que du corset de satin de M<sup>me</sup> Billard, 4, rue Tronchet, c'est qu'il nous semblait plus approprié aux toilettes de bal et de soirée, mais puisque l'on nous demande quelques renseignements sur celui de coutil, nous dirons que la coupe en est excellente et que rien ne laisse à désirer dans l'exécution. Il prend bien le buste, qu'il allonge en effaçant l'embonpoint. Ce genre est, pour les jeunes filles, moins cher que pour les dames.

Nous sommes d'avis que la chaussure soit élégante et soignée, mais surtout faite pour le pied qu'elle doit soutenir et dessiner, sans dommage pour le bien-être. Nous donnons l'adresse de la maison Kahn, qui se distingue parmi les très bonnes maisons de chaussures. Qualité de cuirs excellente, formes nouvelles et quantité de fantaisies pour l'appartement. Les souliers de bal sont très coquets.

Les prix de toutes les chaussures: bottes, bottines, souliers, sont très raisonnables; la chaussure très bien cousue ne se vend pas plus cher que la chaussure clouée. La maison Henri Kahn se trouve 55, rue Montorgueil, à l'entresol.

CORALIE L.

#### HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix

Tous les parfums sortis du laboratoire de M. Guerlain sont exquis: extraits de fleurs ou odeurs composées. Des femmes du monde mettent à la mode leur parfum préféré, d'autres tiennent au contraire à ce qu'il leur soit spécial; de là ces dénominations qui ne sont empruntées ni à la plante, ni à la fleur dont le parfum est extrait. L'Impérial Russe est fort à la mode cet hiver, ainsi que Princesse Alexandra, tous deux exquis; Primavera de Espana





COSTUMES DE VILLE DE MADAME TURLE, 9, RUE DE CLICHY.  
CHAPEAUX DE MADEMOISELLE HÉLÉNA, 20, RUE DES PYRAMIDES.

est également en vogue. Nous désignerons comme particulièrement agréable, l'héliotrope blanc, fleurs nouvelles, Parfum de France. Ce qui distingue les extraits et parfums de la maison Guerlain, c'est leur saveur persistante. On ne peut les juger que sur le mouchoir, dans le flacon l'odeur restant concentrée. Ils ne sont pas trop forts et n'entêtent pas. L'Eau de Cologne Impériale Russe a un grand succès dû à son odeur exquise, à sa limpidité qui ne s'altère jamais, les alcools entrant dans sa composition étant

de première qualité. Elle sert autant pour le mouchoir que pour la toilette.

\*\*\*  
LAIT ANTÉPHÉLIQUE DE CANDÉS  
Boulevard Saint-Denis, 26

Voici le froid avec son cortège de rougeurs, de gerçures et de rugosités ; pour combattre tous ces ennemis de la peau et pour prévenir leurs attaques, nous conseillons à nos lectrices l'usage du *Lait*



*Antéphélique* ou *Lait Candès*, coupé avec trois fois autant d'eau. Cette excellente eau de toilette qui, depuis 40 ans, a affirmé son efficacité par un succès croissant, en raffermissant le tissu de la peau, retardera ou effacera les rides, et son action bienfaisante

fera disparaître toute trace de fatigue résultant des bals et des longues veillées.

Il faut le demander directement 26, boulevard Saint-Denis, à M. Candès, qui envoie le flacon *franco* contre un mandat de 5 francs.

### Explication des Gravures noires (pages 37 et 39)

#### TÊTES COIFFÉES POUR DÎNER ET SOIRÉE DEMI-TRAVESTIS

*Coiffure Conventionnelle.* — Les cheveux bouclés et tombant de chaque côté, une double dentelle formant spirale et pincée, un peu de côté, au sommet de la tête, par un nœud en ruban cramoisi, nœud aux longues coques et à pans.

*Coiffure de 1830 à 1835.* — A la Feronnaière. Cheveux dessinant la pointe au milieu, relevés à la chinoise et tordus en pouf sur le sommet de la tête, de ce pouf s'élancent une aigrette et un panache de plumes blanches.

Feronnaière en brillant et rubis avec une plaque de rubis. Longues boucles d'oreille assorties.

*Coiffure Merveilleuse.* — Les cheveux frisés en longues boucles, ceux du front coupés et frisottés. Chapeau tendu en biais d'un pékin à rayures grenat et blanches. Au bord, une écharpe en gaze blanche dépassée par l'écaille d'une dentelle se drape de plis, se chiffonne derrière et tombe en pau plissé. Devant, cette écharpe est ramassée sous une touffe d'oreilles d'ours, derrière laquelle sont posées des plumes de coq, appuyées sur le chapeau.

#### COSTUMES DE VILLE

*Costume en drap myrte.* — La jupe qui couvre un dessous de taffetas est plissée derrière et devant, avec cette différence que, devant, sur le dessus du pli large et formant le milieu du tablier, court une belle broderie, appliques de velours cernées d'une soutache qui remonte en plastron; même broderie sur le second pli après celui du milieu. Corsage en uni dégageant le plastron, avec un col revers également en uni qui vient se perdre sous la veste, un peu au-dessus de la taille. Deux rangs de piqure au con-

tour, au bord de la basque et au parement de la manche.

*Costume en drap grenat uni et brodé.* — Sous-jupe en taffetas avec un tuyauté en drap. Tablier brodé au bas avec plusieurs rangs de piqures au-dessus de l'ourlet; se drape légèrement des deux côtés et sur les lés de derrière, droits et plissés, un pan rabat sur le côté de la tournure. Gilet brodé, la veste en uni le dépasse à la taille; manche brodée d'un motif au-dessus du poignet piqué.

### Explication de la Gravure coloriée 4715

#### COSTUMES DE DÎNER

*Robe en satin mousse, peau de soie rosée et gaze rosée brodée d'or.* — La robe se compose d'une robe de dessous en peau de soie, dont le tablier couvert de gaze brodée est cerné par trois plis rabattus. La partie qui fournit ces plis reçoit, avant d'être plissée, trois bandes étagées de satin mousse broché d'or; les lés de derrière sont cachés par la traine arrondie de la robe princesse, la quille est en satin, le devant du corsage rejeté en revers et très fuyant, le corsage en gaze est froncé et pris dans une ceinture drapée arrêtée par une cocarde. Un cordon de chinchilla au décolleté se croise sur la poitrine, descend tout le long du bord droit, puis suit au bord de la traine. Manche jockey en satin avec un bord de fourrure. Dans les cheveux double traverse rose. Gants de Suède crème. Bas de soie rose et souliers en satin mousse.

*Costume en gaze de soie blanche et tulle brodé.* — Sous-jupe en taffetas et seconde jupe en gaze formant à droite comme un panneau, pincé au bas de trois plis tête flamande. A droite de cette quille une dentelle montée sous un pli rabat dessus; à gauche tout un tablier de dentelle un peu *mouvementé* par quelques plis. Le corsage froncé à un empiècement plissé en biais et de coupe irrégulière, forme, à droite et à son bord inférieur, un léger cintre, à gauche cet empiècement rejoint l'entournure en ligne droite. Une ceinture plissée et de longs pans de ruban à droite. La manche plissée comme l'empiècement, s'ouvre au coude et reçoit une draperie. Bas roses. Souliers en satin blanc. Gants en peau de Suède.

### PENSÉES ET MAXIMES

On ne peut pas faire du bien à tous, mais on peut témoigner de la bonté à tous.

(ROLLIN.)

L'amabilité est l'huile qui adoucit tous les ressorts de la vie.

(STAHL.)



## CAUSERIE

Les affiches électorales. — Histoire d'un caniche. — Les femmes de France. — La fureur de l'anatomie. — Un nouveau divorce. — La marine à l'Académie française.



SILENCE mondain à peu près complet pendant la quinzaine qui a précédé les élections. Des mœurs électorales, que nous qualifierons de yankees, au risque de calomnier ces dernières, régnaient à Paris. Les réunions publiques, dans certains quartiers, étaient autant de prétextes à rixes, à pugilat et se terminaient par des cris : « A l'assassin, » qui n'avaient rien de patriotique ; les camelots criaient plus que jamais, en même temps que « la photographie de votre concierge » et « la petite baigneuse parisienne, » « la Question du jour, Boulanger dans le pétrin ; » des chanteurs d'une nouvelle sorte entonnaient à deux voix « Frère Jacques, » sur un ton provocateur qui eût amené des rassemblements si la police n'y eût veillé.

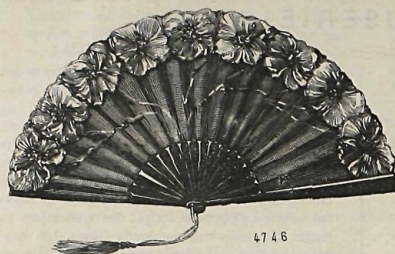
Enfin, c'en est fait, le général triomphe, personne ne lira plus les injures échangées sur les murs entre deux adversaires sérieux, ni les facéties du bouffon, soi-disant colonel Lisbonne, ex-forçat de la Commune, grand vendeur de pommes de terre frites. Au point de vue pittoresque, pour nous en tenir à celui-là, ces affreuses affiches faisaient horreur ; elles maculaient tous nos monuments défigurés par leur mosaïque bariolée. La pluie et le brouillard, dont cet hiver est prodigue, ne pouvaient rien contre elles ; avant que les intempéries de la saison ou la main de quelque adversaire n'eût réussi à déchirer tel placard jaune ou rouge, l'infatigable brosse des colleurs, ces personnages importants du jour, avait recommencé son œuvre. Politique à part, nous nous réjouissons de retrouver intacts les pierres de nos palais, les bronzes de nos fontaines.

A propos des affiches d'hier, il y aurait une petite nouvelle infiniment pathétique à écrire sur ce pauvre caniche, fidèle ami d'un vagabond, qui, laissant à son maître le peu de pain qu'il avait pu mendier, trompait sa faim en mangeant de la colle. Franchement, cette colle, destinée à plaquer sur les murs tant de phrases inutiles, trouvait peut-être un meilleur emploi dans l'estomac creux de la bonne bête. Le colleur toutefois ne fut pas de cet avis, lorsqu'en se retournant, il vit son seau renversé, sa bouillie disparue et le larron allègrement occupé à se lécher les babines. Un coup de pied brutal préluda naturellement à la correction qu'il entreprit de donner au caniche, trop faible et trop vieux pour s'enfuir bien vite. Le vagabond intervint et défendit son ami avec une telle vigueur, que des agents, accourus pour interrompre la bagarre, le conduisirent au poste. L'interrogatoire fut lamentable, quelques journaux l'ont reproduit ; Ouida, le poète des chiens par excellence, le biographe de Puck et de Fanfreluche, de Patrasche, de Bronze et de Fido, en eût fait un chef-d'œuvre. Six jours de prison pour

l'homme ce n'était rien ; il était assuré d'être nourri du moins pendant sa détention. Si l'on avait seulement permis à l'innocent voleur de partager son sort, ils auraient, l'un et l'autre, béni la justice ; mais, hélas, la prison des chiens c'est la fourrière d'où l'on sort pour aller au supplice, à la torture plutôt, à la torture impitoyable et lente, car tous les laboratoires de Paris sont approvisionnés de sujets sur lesquels s'exerce le scalpel des vivisecteurs en renom et de leurs trop nombreux élèves. Les condamnés qui ne sont pas réclamés pour cet usage, en admettant qu'il en reste, car la demande est considérable, peuvent passer pour les plus chanceux ; une rapide asphyxie les détruit en masse. Espérons que le pauvre mangeur de colle, grâce à sa piteuse mine de mendiant et d'affamé, sera resté parmi ceux-ci, que le gaz carbonique aura mis une prompte fin à ses souffrances, qu'il ne languit pas trépané entre les mains de quelque apprenti-Pasteur ; mais j'en appelle aux âmes pitoyables, aux membres surtout de la société anti-vivisectionniste. N'y aurait-il pas quelques mesures à prendre pour assurer le sort des animaux, dans la situation de ce caniche, et pour ouvrir à un bon sentiment les âmes obscurcies ou dévoyées, comme peut l'être, — nous le supposons sans le savoir au juste, car une condamnation à six jours de prison pour vagabondage et rixe n'a rien d'infamant en somme, — l'âme du soi-disant chiffonnier, son maître ? Supposons qu'une intervention charitable assure la subsistance du chien en fourrière, afin que celui qu'il aime certainement, étant chien, c'est-à-dire fidèle, et qui probablement l'aime aussi, qui d'aventure n'a que lui à aimer au monde, puisse le reprendre en sortant de l'hôpital ou de la prison. Ne pensez-vous pas que le misérable en question aura quelque raison de sentir que la bonté existe en ce monde et qu'il en deviendra meilleur ?

Arrêter un blasphème, éteindre un sentiment de haine chez un homme qui glisserait peut-être sans cela sur la pente rapide du désespoir au crime, c'est une très bonne œuvre. Il faut quelquefois si peu de chose pour réconcilier un être humain avec la vie et même avec le devoir, si peu de chose encore pour le pousser en sens contraire jusqu'au fond de l'abîme. Jésus ne dédaignait pas de *toucher* des objets de mépris et de dégoût. Rien ne doit rebuter, rien ne doit paraître vil quand il s'agit d'exercer la charité ; n'oublions jamais en outre que pour arriver à guérir les plaies morales, il faut mieux que de froides exhortations. Une femme de bien a contribué plus que personne au relèvement de certaines pécheresses, en assurant à leurs enfants un asile où, une fois libérées de la peine qu'elles ont encourue, elles peuvent venir les reprendre et où en même temps elles entendent des paroles d'encouragement, elles reçoivent de sages conseils. Les gardiennes de l'enfant, qu'on rend propre et bien portant à sa mère, ont acquis le droit de se faire écouter. Tâchons d'obtenir, par tous les moyens, la confiance de ceux que





Eventail en faille noire avec bordure d'églantines.

Eventail en faille noire. — Monture en bois noir ajouré; la feuille en faille peinte de tiges d'églantines se perdant sous les fleurs qui bordent la feuille dans le haut.

Eventail en gaze, fleurs légères peintes au milieu. — Mon-

ture en écaille incrustée un peu ondulée.

Nœud de cravate en mousseline. — Le pan brodé et festonné; le fond avec un semé. La cravate plissée se place devant, tourne derrière et les deux pans sont ramenés devant. Faire une coque et un pan à gauche; à droite, le pan se développe après avoir été serré dans la traverse.

Parure de bal ou de soirée dansante pour la coiffure et le corsage. — Ruban rose de deux tons. Des pans taillés en corne et des coques se disposeront sur un morceau de gros tulle, on s'inspirera du modèle. Faire dépasser le nœud par des tiges; piquer



Cravate en gaze brodée dite Louis-Philippe.

une hirondelle ou un petit colibri au centre, mais en dehors des coques; un autre sur une tige dépassant le groupe de coques et de cornes. Le piqué pour la tête se fait de même, mais plus petit et avec un seul oiseau.

Veste Duc en drap gris, avec gilet et manche en velours mousse foncé. — Le gilet en velours forme un plastron agrafé sous le côté mobile de la veste. Au bas de ce plastron se monte un plissé en velours qui a pour tête une ceinture en velours plissée horizontalement. Une très belle broderie forme un revers droit au bord de la veste. Un bracelet à la manche, en velours, et le col droit. Voilette en dentelle froncée sous le menton, et enveloppant la figure.

Corsage pour costume de dîner en pékin pompadour crème et vert Empire. — Corsage à basque très ouvert et formant un léger cintre; les deux bords du corsage réunis à l'encolure et au-dessous de la taille par un nœud en velours



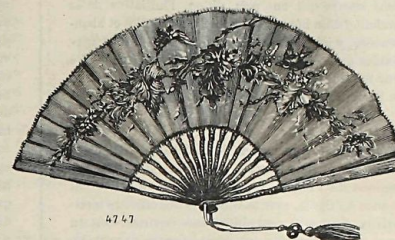
TOILETTES DE BAL ET DE DINER DE MADAME PELLETIER-VIDAL, 17, RUE DUPHOT.

qui pince aussi les fronces de la chemisette plissée en dentelle et finissant en volant. Un col droit fait des rayures mises en travers. A la manche, tournant au coude, un volant en dentelle et un parement évasé.

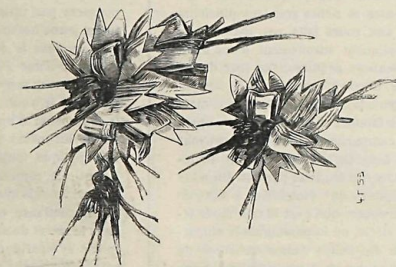
TOILETTES DE BAL ET DE DINER

Costume en peau de soie vert Nil et faille pompadour. — Jupe en taffetas couverte d'une seconde

jupe en tissu pompadour, ouverte en panneaux, sur des quilles bouillonnées en peau de soie, posées sur la jupe de dessus. Une hirondelle piquée à droite, au bas du panneau; une autre sur la hanche. Le corsage en peau de soie plissée,



Eventail en gaze décoré d'une fine peinture.



Parure pour la tête et le corsage. Montée par Mademoiselle Hélène, 20, rue des Pyramides.

sur le devant une superbe passementerie soie et or, qui descend sur les panneaux. Une passementerie maintient le bord bouillonné du décolleté, et des pendrilles tombent sur le bras. Manche Médicis prenant

derrière et tombant carrément jusqu'au coude, doublure en peau de soie.

Robe en peau de soie bleu ancien. — La sous-jupe est en taffetas crème, avec une quille en tulle brodé d'or sur laquelle joue le volant posé au bord de la grande draperie-tablier qui s'enfuit de droite à gauche, où quelques plis le relèvent en rejoignant la traine carrée. Du côté opposé, une spirale brodée au bord laisse voir la doublure crème. Corsage à ceinture brodée, ouvert et rejeté en revers de la

taille à la poitrine, découvrant une chemisette froncée qui forme deux cintres à son bord supérieur, brodé d'or; même broderie pour la manche.

On recommence à mettre des oiseaux, comme garniture, aux costumes de bal. Nous en avons vu une faite de très petits nids de colibris qui disparaissent dans un fouillis de tulle; d'autres montés en grappe se posent tout le long d'une quille de tulle ou de dentelle plissée ou bouillonnée.



Corsage pour costume de dîner. De M<sup>me</sup> Brun-Cailleux, 11, rue du Marché-St-Honoré.



Veste Duc en drap gris. De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.



nous entreprenons de ramener et de guérir. Que les bons cœurs qui ont pris, dit-on, l'initiative de la fondation d'un hôpital pour les bêtes vieilles et abandonnées, y joignent une annexe pour les bêtes vagabondes qui, compagnes d'un déshérité, ont peut-être leur mission ici-bas, la mission du dévouement et de l'amour.

\* \* \*

Tandis que nous parlons de charité, un mot d'approbation et de respect à la société si active des femmes de France. La fête militaire qu'elles ont donnée à l'Opéra, avec le concours des officiers territoriaux, a rapporté cent mille francs environ; c'est un beau succès, mais ce que nous louerons davantage, c'est la persévérance de leur zèle pour soigner les malades et les blessés. Des jeunes femmes, des jeunes filles élégantes et riches assistent plusieurs fois par semaine aux cours faits par d'excellents professeurs, et appliquent adroitement, d'une main légère, les connaissances acquises. On leur donne des sujets à panser. Elles apprennent ainsi à se rendre utiles, non seulement dans les ambulances, mais dans le cercle de la famille, en attendant, et auprès des pauvres; à la campagne surtout, elles peuvent faire beaucoup de bien. Qu'elles se gardent seulement de l'exagération qui se glisse partout. On nous cite quelques personnes qui s'ingénient à faire de l'anatomie, sans se douter que c'est là une mode renouvelée du XVIII<sup>e</sup> siècle, où la passion de la chirurgie entra au cœur des belles dames curieuses de manier la lancette, acharnées à médicamenter leurs amis, plongées dans l'étude de cadavres artificiels en cire et en chiffon. La comtesse de Coigny, à dix-huit ans, emportait en voyage des ossements humains à étudier, comme on emporte un livre. M<sup>me</sup> de Gontaut se faisait peindre assise dans un laboratoire. C'était là une affectation; elle deviendrait tout à fait ridicule aujourd'hui où de vraies savantes ont surgi, des femmes médecins qui ne se contentent plus d'un semblant d'érudition, qui se font recevoir tout simplement docteurs de la Faculté de Paris. Le mois de janvier 1889 en a vu réussir une nouvelle à la suite de certaine thèse brillamment soutenue sur ce sujet même : *Les femmes médecins*. Je ne souhaite pas, pour ma part, que M<sup>lle</sup> Schultz ait des imitatrices; tout mon désir serait qu'une éducation judicieuse multipliât le nombre des femmes d'intérieur aimables et distinguées, des femmes du monde qui soient aussi de sérieuses mères de famille; mais entre la singerie du savoir et le savoir même, je n'hésite cependant pas, et si une femme doit faire ses délices de couper un bras ou une jambe, je veux que ce soit avec la compétence et l'autorité d'un vrai chirurgien. Ceci revient à dire que les femmes de France doivent laisser l'anatomie à ceux qui ont le temps et le devoir de l'étudier sérieusement, que leur mission est assez belle si elle se borne à celle d'auxiliaires des sœurs de charité. *Méfions-nous de la vanité des connaissances superficiellement effleurées.*

\* \* \*

Pendant ce mois de janvier, passablement stérile, un fruit rare nous a été servi pourtant, quelques

pages d'Octave Feuillet, sous forme de comédie et sur un sujet d'actualité, le sujet du divorce. C'est avec bonheur qu'on a vu reparaitre ce nom aimé du public le plus délicat et qui, depuis longtemps, n'avait rien signé, un deuil profond condamnant au silence le sympathique écrivain que nos *naturalistes* ne font pas oublier. Il n'y a pas une très grande dépense d'imagination dans le *Mariage de Juliette*, mais des détails charmants et le parfum de bonne compagnie habituel. — M. d'Epinoy a été marié, comme M. de Camors, à sa charmante jeune femme par une ancienne amie trop intime. Juliette découvre qu'elle est trahie, outragée dans le présent comme dans le passé et prend la résolution immédiate de ne pas accepter un partage indigne. A la suite d'une fort belle scène entre les deux époux, le divorce est décidé, mais vous pensez bien que M. Feuillet ne le poussera pas jusqu'au bout. Il fait surgir un vertueux jeune homme, proche parent du Kevern d'*Un mariage dans le monde* et du Jacques de Lerne de *l'Histoire d'une Parisienne*. M. de Rhodes a aimé Juliette avant son mariage, il l'aime encore et c'est pourquoi il veut la protéger contre elle-même et la rapprocher d'un mari qui se repent. Ce Rhodes fait de lui-même un portrait charmant; comme on lui applique toujours l'épithète de sympathique : « C'est cela, reprend-il, c'est bien cela, vous avez dit le mot! Je suis sympathique, c'est-à-dire que j'inspire la confiance, qu'une femme me confessa volontiers le secret de sa passion pour un autre, un autre moins sympathique, moins estimable et moins aimable, mais plus aimé. Ami et confident, voilà mon type et il n'est pas rare dans le monde. (Ici nous différons quelque peu d'opinion avec M. Feuillet). Vous voyez tous les jours, auprès d'une vieille dame élégante et parfumée, quelque vieux monsieur qui ne quitte guère le coin de sa cheminée que pour faire ses commissions, lui acheter des bonbons et promener son chien. C'est l'ami sympathique, le confident de sa jeunesse, le compagnon fidèle de ses vieux jours. Le mari est mort, les amants sont morts... lui seul survit, consolation suprême d'un cœur qu'il a toujours intéressé, jamais troublé. Eh bien, voilà ma destinée! » — On ne niera pas que ce ne soit là du Feuillet excellent. Espérons que ce petit ouvrage, qui a fait son apparition dans une revue, sera bientôt applaudi au théâtre où, après *Pepa*, bien d'autres pièces sans doute, drames et comédies, surgiront encore, s'attaquant à ce même sujet sans l'approfondir et nous charmant sans nous satisfaire, jusqu'au jour où la question du divorce sera enfin traitée d'une façon magistrale et définitive.

\* \* \*

De la dernière réception à l'Académie, je vous dirai peu de chose, le talent très honorable du reste de M. de Vieil-Castel n'étant pas de nature à vous intéresser bien vivement. M. de Mazade en a parlé avec quelques longueurs et ce léger accent méridional qui, joint à son débit trop lent, produit un effet somnifère. Quand à l'amiral Jurien de la Gravière il a, dans un discours très bref, trouvé le moyen d'être charmant, comme il l'est dans la conversation et distingué comme il sait l'être aussi dans ses belles études sur



la marine de toutes les époques. Elles touchent en même temps, ces études spéciales et savantes, à beaucoup de questions diverses et, avant tout, elles laissent entrevoir, chez leur auteur, un caractère élevé, une âme généreuse, cette qualité enfin si rare chez les jeunes aujourd'hui, l'enthousiasme. L'enthousiasme pour son état, pour la patrie, pour tout ce qui est bon et grand, c'est, avec l'esprit tourné vers l'idéal et une bonté naturelle exquise, le trait caractéristique du nouvel élu. Il faisait depuis longtemps partie de l'Institut; sa très grande supériorité d'écrivain le désignait au choix de l'Académie française qui s'est honorée en admettant dans son sein, pour la seconde fois, un vétéran de cette marine française où il semble que les hommes de cœur et les hommes de talent soient plus nombreux qu'ailleurs.

T. B.

## HISTOIRE TRÈS SIMPLE

(SUITE)



MADAME de Rancy répondit aimablement à son salut et sourit de la voir glisser sa main sous le bras de l'oncle Pierre d'un geste irréflecti d'enfant qui demande protection. Ce jeune visage, frais comme une belle fleur épanouie, semblait lui être agréable à regarder...

— Alors M. Vignal, c'est convenu, n'est-ce pas ? dit le baron de Rancy, et il serra la main de l'oncle Pierre. Nous vous attendrons jeudi pour déjeuner et dans l'après-midi je vous montrerai cette partie de mon nouveau bois, sur laquelle je désire votre appréciation.

M<sup>me</sup> de Rancy se souleva du petit coussin armorié auquel elle s'adossait.

— Eh bien, moi aussi, fit-elle très gracieuse, j'ai une requête à adresser. Mademoiselle Georgette, puisque monsieur votre oncle vient jeudi, voulez-vous nous faire le plaisir de l'accompagner?... Je n'ai que de la jeunesse, en ce moment, chez moi, et votre place est toute marquée parmi elle.

Les joues de Georgette étaient devenues d'un rose vif. Au fond du cœur, elle se sentait peut-être plus surprise que charmée de l'invitation.

— Oh madame!... Merci...

— Merci oui ! n'est-ce pas ?...

Elle glissa un regard vers l'oncle Pierre, très flattée de la politesse de M<sup>me</sup> de Rancy ; puis, hésitant un peu, elle répéta avec son joli sourire jeune :

— Merci oui, madame, si j'ai la permission...

— Vous l'avez, répliqua gaiement le baron de Rancy, M. Vignal vous l'accorde, j'en suis certain, et il décidera madame votre tante... Ainsi, mademoiselle, à jeudi.

Et s'inclinant devant elle, dans un profond salut, il monta auprès de M<sup>me</sup> de Rancy qui tendait à Georgette sa main irréflectiblement gantée de Suède.

— A jeudi, répéta-t-elle encore.

Et la voiture partit.

\*\*\*

... Le cœur de Georgette battait un peu quand elle

pénétra le jeudi suivant, en compagnie de l'oncle Pierre, dans le vestibule de la Fougeraie, dallé aux armes des barons de Rancy, décoré de nombreuses têtes de cerfs et de sangliers qui s'alignaient sur les boiseries de vieux chêne.

Mais elle n'eut pas le temps de se demander davantage si elle était ou non contente de faire son entrée dans le monde, car le domestique qui les conduisait soulevant une portière, annonça :

— M. et M<sup>lle</sup> Vignal !

Et Georgette, suivie de l'oncle Pierre, se trouva introduite dans un petit salon Louis XVI, tendu d'étoffe claire, où lisait M<sup>me</sup> de Rancy.

A leur vue, elle se leva, et vint au-devant d'eux avec sa grâce nonchalante.

— Bonjour, monsieur Vignal, fit-elle, posant son livre sur une table si encombrée de bibelots que Georgette se demanda comment il pourrait y trouver place... Ah ! mademoiselle Georgette !... Vous êtes bien aimable de n'avoir pas oublié notre invitation ! J'espère que la journée ne vous semblera pas trop longue parmi nous !...

Elle disait cela avec ce joli sourire de femme du monde, plein d'une charmante insignifiance, dont elle faisait un si généreux et si habituel usage, qu'il venait de lui-même à ses lèvres sans qu'elle eût besoin de penser à l'y appeler. Mais pourtant la sympathie qu'elle éprouvait pour Georgette était sincère, teintée aussi de beaucoup de compassion pour cette enfant qui, jamais, ne quittait Montigny.

Elle-même l'aida à se débarrasser de son chapeau, tout en répondant à l'oncle Pierre :

— Oui, nous sommes sans cesse en promenade!... Ce matin, toute notre jeunesse a prétendu aller explorer la route de Saint-Pierre et n'est pas encore de retour ; c'est pourquoi je suis seule à vous recevoir. Mais voici, ajouta-t-elle, mon mari et mon père !....

Georgette n'avait jamais vu ce dernier, le vieux M. de Sauzanne. Elle savait seulement qu'il avait longtemps voyagé au loin, hors d'Europe, surtout dans les contrées les moins explorées, d'où il avait rapporté des manières originales, de nombreuses aventures à raconter, et un goût très vif pour les bêtes exotiques. En ce moment, coiffé d'un immense



panama, il s'avancait un perroquet au poing, un singe sur l'épaule, et, malgré elle, Georgette pensa :

— Il ressemble à Robinson Crusoé!

Mais c'était un Robinson civilisé. Après avoir abandonné dehors ses animaux favoris, il se rapprocha de Georgette, laissant M. de Rancy et l'oncle Pierre causer ensemble, la regarda une seconde de ses petits yeux perçants, et lui demanda avec une brusquerie aimable :

— Vous a-t-on jamais dit, mademoiselle, que vous étiez une bien jolie personne?

Georgette le considéra toute surprise, puis sa surprise vint se fondre en un sourire amusé qui releva ses lèvres.

— Oh non! jamais!...

Qui aurait songé à lui dire une semblable chose!.. Ce n'était pas l'oncle Pierre! Pas plus que tante Fanny, ni sœur Thérèse! M. l'Inspecteur, peut-être? Non, il ne lui avait jamais adressé une parole de ce genre....

Le petit vieillard la regardait en souriant comme s'il eût pu lire ce qui se passait dans sa tête blonde.

— Eh bien, mademoiselle, je suis très heureux d'avoir été le premier à vous apprendre ce que tout le monde pense sans vous le dire... Est-ce que cela vous contrarie que je vous parle ainsi?

Georgette secoua la tête.

— Oh non! fit-elle naïvement. Mais je crois bien, monsieur, que vous êtes très indulgent. Et... je voudrais que tout le monde le fût comme vous.

En disant cela, elle pensait à Jacques. La trouvait-elle jolie, lui aussi?...

M<sup>me</sup> de Rancy s'était mise à rire de la franchise de sa déclaration, et le vieux M. de Sauzanne murmura entre ses dents :

— Très bien! Très bien!... Jolie petite créature!...

Mais il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car le roulement d'une voiture se fit entendre sous la haute allée de tilleuls qui amenait au château. Puis, il y eut un bruit de voix entremêlé d'éclats de rire, et le *mail* tournant devant le perron vint s'y arrêter, tandis que le valet de pied, déjà à terre, retenait les chevaux frémissants de leur course.

Les hommes sautèrent sur le sable, afin d'aider dans leur descente les jeunes femmes qui accomplirent cette opération difficile — descendre d'un *mail* — au milieu d'un froufrou de soie froissée, de robes qui se relevaient un peu, laissant voir de petits pieds finement chaussés dont les talons sonnaient sur le métal des marchepieds.

Georgette, venue sur le perron en compagnie de la baronne, eut un sourire et un rapide *shake hands* de Simone de Rancy, tout occupée de son fiancé; elle regut beaucoup de bonjours aimables dits en courant, car M<sup>me</sup> de Rancy venait de rappeler que les promeneurs étaient en retard, et déjà la première cloche du déjeuner se faisait entendre.

Les jeunes femmes s'envolèrent à travers les escaliers pour reparaitre bientôt dans le salon, toute trace du vent dans leurs cheveux ayant disparu, et cela, juste au moment où le maître d'hôtel ouvrait au large les portes de la salle à manger.

Un peu étourdie de cette agitation, Georgette vit un jeune homme blond, correct et poseur, s'incliner

devant elle pour lui offrir le bras; et elle le prit d'un mouvement si naturel que, vraiment, on eût dit que, chaque jour, pareille cérémonie s'accomplissait au Pavillon.

Le déjeuner commencé, elle se mit à regarder autour d'elle, avec d'autant plus de facilité que ses deux voisins, une fois les premières politesses de rigueur échangées, ne semblaient pas fort pressés d'entamer une conversation. L'un, le jeune homme correct, Robert Lartigues de son nom, était déjà en pleine *flirtation* avec sa voisine de gauche, qui possédait toute l'aisance d'une jolie femme et d'une femme d'esprit; et l'autre, M. Desseaux, célibataire endurci, ne savait trop quel sujet aborder avec Georgette, car il pratiquait surtout les sociétés masculines. Mais Georgette ne se préoccupait guère du silence de ses voisins à son égard.

A travers les gerbes de fruits dans leurs compotiers de vieille porcelaine et les carafes de cristal, elle apercevait la bonne figure épanouie de l'oncle Pierre, assis auprès de la belle M<sup>me</sup> de Stane, la fille aînée du baron de Rancy, avec laquelle il discutait une battue de sanglier, — car M<sup>me</sup> de Stane avait hérité des goûts paternels pour la chasse.

Puis, plus loin, la baronne écoutait d'un air vague les appréciations désintéressées d'un jeune avocat sur les grandes manœuvres et l'armée; tandis qu'en face d'elle, M. de Rancy s'empressait auprès d'une toute petite femme, vêtue comme un pastel Louis XV, dont l'esprit avait juste autant de poids que ses dentelles et qui riait à tous, même à son mari, un très bel homme, convaincu tout le premier de ses mérites personnels.

Mais le regard curieux de Georgette interrompit soudain sa promenade autour de la table, retenu par la vue des deux fiancés. Ils causaient — non pas chasse, assurément! — sur une note discrète, un peu basse, sans avoir l'air de soupçonner beaucoup l'existence des autres convives. Et leur duo semblait si bien à l'unisson, que Georgette demeura à les considérer avec une sorte d'envie inconsciente, captivée comme par une histoire charmante dont jusqu'alors les pages étaient demeurées closes pour son âme d'enfant.

Sans savoir pourquoi, tout bas, elle pensait :

— Je trouve M. l'Inspecteur beaucoup mieux que ce jeune homme!... Oh oui! beaucoup mieux encore!... Mais, n'importe, ce doit être bien agréable d'avoir un fiancé!...

Tout à coup, elle tressaillit en entendant prononcer le nom de Jacques Debiernes. Le baron de Rancy, connaissant son séjour au Pavillon, s'informait de lui auprès de M. Vignal.

Mais elle n'entendit pas la réponse de l'oncle Pierre, car son gros voisin, se tournant vers elle, lui demanda :

— Est-ce de monsieur Jacques Debiernes, inspecteur des forêts, que parle monsieur votre oncle, mademoiselle?

— Oui... vous le connaissez?...

— Je crois bien! Nous nous sommes rencontrés, il y a deux ans en Algérie!... Ah! c'est un très charmant homme!

En toute sincérité, Georgette était bien de cet



avis ; mais elle se contenta de répondre par un sourire approbatif ; et, pour encourager le gros monsieur à poursuivre une conversation qui s'annonçait aussi intéressante, elle reprit, en bonne diplomate :

— Un voyage en Algérie doit être bien curieux !

— Oh ! vous dites vrai ! mademoiselle... L'Algérie est un admirable pays ! Un ciel ! une mer ! Un sol d'une fertilité !... Les vignes donnent bien !... Et les plantations de ramies sont appelées à une grande importance !...

Georgette se souciait des vignes et de la ramie comme d'un brin de paille, et elle commençait à trouver que son voisin s'égarait un peu trop dans la géographie ; aussi pour le ramener dans une meilleure voie, elle demanda, presque malgré elle :

— Alors, M. Debiernes se trouvait en même temps que vous en Algérie, monsieur ?

— Oui, mademoiselle, il y était en mission... Et j'ai entendu dire par de hauts fonctionnaires à Alger qu'il avait rempli cette mission d'une façon fort brillante. Oh ! c'est un garçon très intelligent ! Il ira loin !...

— N'est-ce pas ? s'écria Georgette.

Il lui venait aux lèvres un merci reconnaissant pour ce gros monsieur qui jugeait si bien M. l'Inspecteur, mais elle ne le prononça pas : et M. Desseaux reprit, sans soupçon du plaisir qu'il causait à sa petite voisine :

— Oui, M. Debiernes était fort apprécié à Alger !... Et vraiment il consentait à user de son influence pour ceux auxquels elles pourrait être utile, avec une bonne grâce dont, pour ma part, j'aurais été tout à fait incapable !

— Je suis sûre que non ! protesta poliment Georgette, en ce moment, d'ailleurs, pleine de bienveillance pour M. Desseaux.

Celui-ci se mit à rire :

— Oh non ! mademoiselle. Je ne me fais pas d'illusions sur mon compte !... J'ai au moins ce mérite... Non, je ne me sens pas la vertu de dépenser mon temps et mes peines en l'honneur d'individus qui, presque toujours, ne vous en ont aucune reconnaissance !

Une exclamation involontaire échappa à Georgette :

— Mais on oblige pour rendre service, et non pour recevoir des remerciements !

Le gros monsieur eut un sourire indulgent devant cet enthousiasme juvénile :

— Vous me répondez comme M. Debiernes, mademoiselle. Ah ! c'est une belle théorie que celle du désintéressement absolu ! Mais bien peu la mettent en pratique. Aussi, — et la voix de M. Desseaux perdit ses notes railleuses, — aussi, ai-je été doublement heureux de connaître Jacques Debiernes, car il est un de ces hommes que l'on peut estimer sans restrictions... Et, par le temps qui court, ils sont rares !

Georgette ne remarqua même pas la conclusion sceptique de M. Desseaux. Seul, l'éloge qu'il venait de donner à Jacques avait frappé sa pensée ; une sensation d'une douceur exquise la fit tressaillir et son regard eut un tel rayonnement heureux que M<sup>me</sup> de Stane le remarqua de l'autre bout de la table, et déclara à l'oncle Pierre que sa nièce avait des yeux « d'une expression ravissante ».

Volontiers, Georgette eût encore causé avec ce gros monsieur qui jugeait si bien M. l'Inspecteur ; mais le baron de Rancy venait de lui adresser, sur l'Algérie, une question à laquelle il répondait avec force détails, et il ne songeait plus à sa petite voisine.

D'ailleurs, le repas avançait vers sa fin, bien qu'elle ne se fût pas aperçue de sa durée. Les conversations se croisaient, fort animées.

Le vieux M. de Sauzanne racontait de sa manière incisive et drôle une étrange aventure, lui étant arrivée en Chine, disait-il, et il faisait pousser de charmants cris de surprise à la petite jeune femme vêtue à la Watteau.

Les deux fiancés n'avaient pas interrompu leur causerie joyeuse pour l'écouter. Et, près de Georgette, le jeune homme correct et poseur était engagé avec la belle jeune femme, sa voisine, dans une grande discussion sur les mérites de Wagner, dont il était, déclarait-il, l'admirateur fanatique !... au point d'aller à Bruxelles, entendre ceux de ses opéras que l'on ne donnait pas à Paris. Ce à quoi elle répondait en vantant la musique russe... et Paderewsky !... et Tchaïkowsky !... et Rubinstein surtout !... Oh ! Rubinstein interprétant Chopin ! ! etc.

H. ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)

SOLUTION

DES MOTS EN ROUE  
du n° du 26 janvier.



ÉNIGME

C'est un monstre à l'horrible face :  
Sa lèvre souffle la terreur ;  
Son œil brûle, son geste glace ;  
Sa griffe laboure le cœur.  
Pour lui, ni secret ni mystère !  
Pas un seul antre sur la terre  
Où fuir son infernal courroux !...  
Ne tremblez pas, mesdemoiselles ;  
Vous êtes pures et fidèles :  
Il n'a rien à faire avec vous.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4715

Et le Patron découpé d'une Mante cache-poussière pour fillette de 10 ans.





4776

Mante cache-poussière ou pare-pluie,  
pour fillette de 10 ans et plus (face).

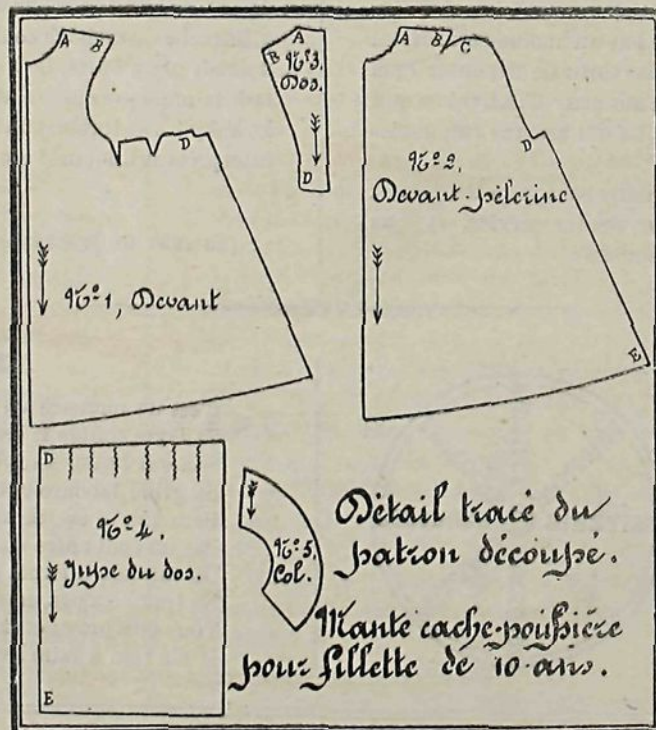


4775

Mante cache-poussière (dos).  
Modèle de Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

N<sup>os</sup> 1. Devant. — 2.  
Devant pèlerine. — 3.  
Dos. — 4. Jupe. —  
5. Col.

Ce modèle emploie  
2 m. 93 cent. d'étoffe  
en 1 m. 30 de large ou  
4 m. 40 en 1 mètre.  
Les flèches indiquent  
le droit fil; les lettres  
de raccord correspon-  
dent aux coches du pa-  
tron découpé. Modèle  
très facile à exécuter.  
Faire au devant, 1, les  
deux pinces de l'en-  
tournure, et au patron,  
2, devant-pèlerine, la  
couture qui arrondit  
l'épaule. Poser le pa-  
tron, 2, sur le devant;



faire la couture du des-  
sus de l'épaule qui réu-  
nira le dos, puis celle  
du dos et de la pè-  
lerine. Monter la jupe  
par des fronces au bas  
du dos; faire la couture  
de côté en prenant les  
deux devants; le pre-  
mier se fixe à la lettre  
D, et la partie dépas-  
sante formera un pli  
dans lequel disparaîtra  
la couture de réunion.  
Poser le col rabattu aux  
lettres de raccord. Main-  
tenir le devant inté-  
rieur dans une corde-  
lière ou des attaches  
en ruban. Deux rangs  
de piqure au contour.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris — Aican-Lévy, Imprimeur breveté, 21, rue Chauchat.





47/5

Imp. Falconer Paris

## Journal des Demoiselles

Modès de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48

Costumes et Coiffures de la M<sup>me</sup> PERRIN-REVERCHON, 28, r. du P<sup>er</sup> Honoré - Corsets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE, 3, place du  
Théâtre Français - Etoffes en Poulard de la C<sup>ie</sup> DES INDES, 27, r. du 4 Septembre - Parfumerie de la M<sup>me</sup> GUERLAIN  
15, r. de la Paix - Lait Antiphetique de CANDÈS, 26, P<sup>er</sup> Denis.